
« Étudier l'histoire, mépriser l'histoire. » Peut-on *expliquer* la Révolution ?

Paule Petitier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1402>

DOI : 10.4000/elh.1402

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 20 novembre 2018

Pagination : 59-67

ISBN : 978-2-271-12431-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Paule Petitier, « « Étudier l'histoire, mépriser l'histoire. » Peut-on *expliquer* la Révolution ? », *Écrire l'histoire* [En ligne], 18 | 2018, mis en ligne le 20 novembre 2018, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1402> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1402>

Tous droits réservés

« Étudier l'histoire, mépriser l'histoire¹ » Peut-on expliquer la Révolution ?

Au début du XIX^e siècle, la Révolution française devient l'événement à partir duquel on repense l'histoire. Mais repenser l'histoire devient assez vite, sous la plume des historiens libéraux, expliquer l'histoire, et l'événement qui manifestait la possibilité de s'en libérer

sous la forme de la tradition devient l'objet intellectuel qui asservit à elle d'une nouvelle manière, en prouvant l'inéluctabilité de son cours. Comment donc, quand on est historien, aborder la Révolution sans lui dénier sa force de rupture ?

Rupture dans l'histoire, rupture avec l'histoire ?

Les années 1845-1847 voient une crise de la pensée historique chez Michelet.

Tout d'abord, il abandonne l'*Histoire de France* à la fin du tome VI. L'œuvre conçue au début des années 1830 à la faveur de « l'éclair de Juillet » devait conduire l'histoire de la nation jusqu'au point où celle-ci devenait souveraine, majeure, capable de se passer de l'intermédiaire des grands hommes – c'est-à-dire jusqu'en 1789 ou en 1830. Mais entre les premiers tomes et le sixième (1844), quelque chose s'est passé, qui a dévié la

flèche ou modifié le but, rendu en tout cas difficile le raccordement de la trajectoire de l'histoire de France au but idéal de celle-ci, l'histoire de la Révolution. La fin du tome VI, constatant le triomphe de Louis XI, entérine en même temps la disparition du peuple. L'histoire est en marche vers le pouvoir absolu de la monarchie. Comment concilier cela avec l'idée que le peuple en resterait malgré tout l'acteur principal ? L'insuffisance de la méthode historique pour raccorder la France postrévolutionnaire à la France

du passé se marque au même moment par un changement de perspective et de type d'écriture : Michelet, avec *Le Peuple*, passe en 1846 à une approche synchronique et contemporaine des problèmes sociaux.

Le malaise de Michelet vis-à-vis de l'histoire s'exprime aussi de façon répétée dans ses cours au Collège de France. Dès 1845, il y développe une réflexion à la fois politique et méthodologique, qui part de la Révolution et y revient régulièrement. Les cours des années 1845 à 1847 constituent le laboratoire de l'Introduction à *l'Histoire de la Révolution* et de sa première Préface. Michelet en reprendra plusieurs éléments pour écrire ces deux textes. Si la Révolution est bien ce qui a rendu l'histoire possible², il semblerait que la discipline ait perdu, à l'heure où écrit Michelet, le lien vivant avec l'esprit de la Révolution, et qu'elle soit (re)devenue une caution de l'ordre existant.

Les cours s'en prennent avec insistance à l'histoire, ou du moins à une certaine histoire, celle qui prolonge la présence d'un passé mort au sein du présent, et qui ce faisant immobilise le devenir. Compte tenu du conflit opposant alors Michelet à l'éclectisme de Victor Cousin, vu comme la caution idéologique du conservatisme louis-philippard, il me paraît certain que sa critique de l'histoire vise une forme d'éclectisme historique tout aussi stérilisante que sa variante philosophique. L'éclectisme philosophique repose sur l'idée qu'il n'y a plus à inventer de nouvelle théorie et qu'il suffit de faire la synthèse de celles du passé pour fournir au présent la doctrine qui lui manque. L'esprit de l'éclectisme déborde, au XIX^e siècle, le domaine de la philosophie ; il se manifeste par exemple dans

l'architecture, qui reprend des styles du passé et combine les emprunts parfois les plus divers. Il se traduit de façon générale par une conception du présent comme résultat et résumé d'une histoire antérieure. Il semble bien que Michelet, dans les années 1840, devienne de plus en plus intolérant à cet usage anesthésiant du passé. Le cours de 1847, intitulé « Étudier l'histoire, mépriser l'histoire », contient des propos très nets :

Nous avons deux devoirs : étudier l'histoire, entrer dans l'esprit traditionnel ; mépriser l'histoire, prendre l'esprit révolutionnaire, l'esprit de nouveauté, de progrès.³

Si la Révolution a rendu l'histoire possible, c'est aussi parce qu'elle a affranchi de l'histoire, en permettant de juger la tradition par le droit. La Révolution dote les hommes du XIX^e siècle d'une distance vis-à-vis de l'histoire ; elle prive le passé de son autorité intrinsèque ; elle délivre de l'autorité de la tradition.

Après 1850, on reprochera aux hommes de 48 d'avoir imité les ancêtres de 89. Michelet, lui, s'en prend dès le milieu des années 1840 à l'imitation du passé à laquelle semble conduire la conception dominante de l'histoire. La reprise du passé, explique-t-il dans ses cours, est forcément stérile puisqu'on n'imité que la forme ; on ne peut retrouver la force vitale qui animait les créations du passé. L'une de ses cibles est le style néogothique, qui lui semble répondre, au-delà des enjeux proprement artistiques, à la volonté de ranimer un catholicisme inadapté au présent, et même délétère. Dans le cours de 1847, il s'en prend autant à la « fausse théologie » qu'à « l'art faux⁴ ».

Mais d'abord, je vous nie que ce soit là le passé. Si vous le connaissiez, vous n'auriez pas l'idée ridicule qu'on puisse le refaire hors des circonstances qui l'ont produit. Et puis, si c'est le passé, à ce titre qu'il soit passé. Allons plus loin : si c'est l'histoire, laissons l'histoire. Des intérêts de toute sorte sont ligüés au nom de l'histoire du passé. Eh bien ! au moins, qu'il y ait une place libre de l'histoire. Quelle ? La chaire même de l'histoire. Heureusement, par une prévoyance admirable, notre père, le XVIII^e siècle, n'a pas séparé histoire et morale et la morale, dans l'histoire, c'est de rester indépendant de l'histoire, d'y conserver l'esprit révolutionnaire, l'esprit de progrès.⁵

La véritable histoire doit rendre capable de rompre avec l'histoire.

Ce qui est vrai de l'histoire en général prend une pertinence particulière à propos de la Révolution. Au moment d'écrire l'histoire de cet événement, Michelet est amené à considérer la perspective historique comme en partie inadéquate pour l'aborder.

D'une part, la Révolution est plus qu'un événement historique. Elle domine les temps comme l'affirmation d'un principe absolu, le droit. L'aborder sous l'angle de la diachronie, c'est la réduire à la relativité d'un moment alors qu'elle contient une vérité intemporelle. La longue Introduction qui ouvre le tome I^{er} de *l'Histoire de la Révolution française*, en 1847, traduit ce rejet de l'approche historique : elle se place d'emblée sur le terrain d'une discussion de principe, elle examine l'antagonisme de deux systèmes – le christianisme et la Révolution – pris non pour des formes historiques, mais comparés sous l'angle des concepts

auxquels ils se rattachent – la Grâce, la Justice. N'y a-t-il pas une difficulté à expliquer entièrement la Révolution par l'histoire (comme tous les historiens depuis la Restauration) alors même que les hommes qui l'ont faite ont justement écarté l'autorité de la tradition et tenté de régénérer l'ordre politique et social à la seule lumière de la raison ?

Les cours, comme à leur suite l'Introduction de l'œuvre, développent à côté de cette difficulté principale un argument fondé sur un constat paradoxalement historique. Michelet défend la thèse d'une Révolution qui ne serait pas liée de façon syntagmatique, par la chronologie, au passé. En effet, la Révolution surgit selon lui dans un double isolement. Premièrement, Michelet affirme le néant auquel étaient parvenues les institutions d'Ancien Régime et les classes dominantes :

Toute chose était réduite en poudre, le clergé fini depuis la Réforme, la féodalité finie depuis Louis XI, la royauté depuis Louis XIV.⁶

On trouve chez ses prédécesseurs des constats approuvés ; cependant ils sont contrebalancés chez eux par l'évocation de la vitalité de la classe bourgeoise, du développement de l'opinion devenant une véritable force de protestation et de proposition. Ces éléments d'une continuité positive sont omis par Michelet. Au contraire, il renforce le constat de rupture en signalant un deuxième abîme : le gouffre qui sépare à la veille de la Révolution le peuple des classes cultivées (bourgeoisie comprise), et qui résulte d'une véritable politique d'anéantissement du peuple mise en œuvre depuis la Renaissance.

Ainsi, selon lui, si la Révolution a procédé « par voie d'écart absolu⁷ », si elle a disqualifié la tradition et tout le passé, ne s'est fondée que sur la raison, c'est parce qu'elle n'a pu faire autrement, ayant surgi pour ainsi dire dans le vide. Rien n'a préparé positivement la Révolution, voilà le propos central de l'Introduction, à rebours de toute la tradition historiographique de la première moitié du XIX^e siècle. L'Introduction n'offre donc pas, comme la plupart des ouvrages de ses prédécesseurs ou contemporains, une récapitulation de l'histoire de France qui mettrait en lumière les lignes de force d'une évolution. Serait-ce parce que Michelet a écrit par ailleurs une histoire de France dans laquelle il faudrait voir l'introduction implicite de l'*Histoire de la Révolution* ? Non, on l'a dit, l'*Histoire de France* a été interrompue, comme si justement il était apparu qu'elle ne pouvait conduire à la Révolution.

Le motif du vide et de la *tabula rasa* se trouve aussi bien dans les *Cours* que dans les textes liminaires de l'*Histoire de la Révolution*, à l'appui de la thèse précédente. Il s'applique autant à l'Ancien Régime, qualifié de « ruine ruinée⁸ », qu'à l'état du peuple à la veille de la Révolution ou encore à ce que la Révolution a laissé derrière elle.

Tabula rasa du peuple, formulée dans la 5^e leçon du cours de 1845 :

Toute la culture du peuple fut proprement nulle. Point d'association, peu, très peu de traditions orales, nulle lecture. Le nom de Voltaire et Rousseau (par Rousseau un souffle des grands hommes de Plutarque) n'atteint pas le peuple, qui reste *tabula rasa* : un peuple sans passé, sans texte. Il fallait pour le réveiller le prophète sauvage de la

raison pure. Ce peuple rude, violent, la Révolution le trouva tel...⁹

Tabula rasa d'après la Révolution. La Préface de 1847 (reprenant un passage des *Cours*) s'afflige de l'absence de souvenir de la Révolution dans la capitale :

Et la Révolution a pour monument... le vide...¹⁰

Il y a pire que ce défaut de monument matériel, car la Révolution n'a laissé aucun legs symbolique :

Où est son symbole religieux ? L'ancien a péri, le nouveau ne peut être trouvé. [...] Ici il n'y a ni formules, ni symboles, ni types. C'est la *tabula rasa*, un désert, *lacune*.¹¹

À la question des causes, que toute introduction à l'histoire de la Révolution se propose d'éclaircir, le texte de Michelet apporte une réponse sans équivoque : la Révolution n'a pas d'autre cause immédiate que le néant. Cette absence de précédents explique le caractère de création de l'événement. À la manière des révolutions du globe, la révolution de 89 renouvelle la face de la société, elle est une nouvelle genèse. Cependant, le fait d'être sortie du néant explique sa difficulté à s'inscrire dans le réel, à renouer la chaîne rompue du temps et à imposer sa tradition.

Le peuple n'avait ni histoire, ni éducation, donc ni passé, ni avenir. Tout était dans un présent, un *fiat*. Ce fut le *fiat* du peuple pour la première fois et le peuple fut le prophète de la raison pure. Violence du mangeur de sauterelles, sans grands hommes et sans faux dieux.¹²

Bien sûr, la Révolution ne surgit pas pour autant de rien – Michelet ne se replie pas sur une version providentialiste de cet événement. Elle émane du peuple, réalité historique présente dès le début des temps, mais qui oblige à se représenter la continuité sous la forme de l'origine plutôt que des causes. L'origine de la Révolution, le peuple, est une force refoulée, un génie captif (depuis la fin du Moyen Âge), enterré par la structure monarchique et élitiste de la société. Cette source de la Révolution (de la justice et du droit) n'a jamais cessé d'être présente dans l'histoire, cependant elle l'était sur le mode de la passivité et de la souffrance, sa présence ne s'est exprimée que par sa longue *patience*. La Révolution est donc, comme le peuple, contemporaine de tous les moments de l'histoire, mais seulement sur le mode virtuel. La relation entre la Révolution et sa source, l'énergie populaire, mobilise non plus une intelligibilité horizontale, l'enchaînement causal et temporel de la chronologie, mais les relations verticales entre la surface et la profondeur, une structure visible et l'énergie enfouie qu'elle recouvre. Une image apparaît dans le cours de 1846 sur la nationalité¹³, qui sera reprise dans l'Introduction de *l'Histoire de la Révolution*, l'image du surgissement d'un pic venu des profondeurs magmatiques de la terre :

Parmi un entassement confus de roches amoncelées, au milieu d'un monde varié d'arbres et de verdure, se

dressait un pic immense. Ce solitaire, noir et chauve, était trop visiblement le fils des profondes entrailles du globe. Nulle verdure ne l'égayait, nulle saison ne le changeait ; l'oiseau s'y posait à peine, comme si, en touchant la masse échappée au feu central, il eût craint de brûler ses ailes.¹⁴

Rattachée à l'énergie toujours sous-jacente du peuple, éternel soubassement de l'histoire, mais détachée de l'évolution de surface (des accidents de la monarchie absolue), la Révolution n'est donc plus ce but dont se rapprocherait progressivement l'histoire. Néanmoins, la Révolution hante l'histoire et y fait des apparitions régulières sous la forme, par exemple, de la révolte d'Étienne Marcel, des Cabochiens, de la Renaissance, de la Réforme ou de la Régence. Ces événements prennent sous la plume de Michelet la valeur de préfigurations, comme dans la lecture typologique qui met en relation tel personnage ou tel événement de l'Ancien Testament avec tel épisode de la vie du Christ dans le Nouveau Testament. C'est une façon de combiner la vision d'une rupture radicale entre Ancien Régime et Révolution et l'inscription de la Révolution dans l'histoire qui la précède. Le recours à cette solution mythique n'en constitue pas moins une protestation contre la vision téléologique et un effort pour penser l'action révolutionnaire sous la forme d'une reprise régulière de leur puissance politique par les hommes.

Histoire et intériorité

La Révolution ne peut donc être *expliquée*. Le refus d'une introduction consacrée à exposer ses causes positives, à dégager les lignes d'une évolution des rapports sociaux, signifie cette impossibilité. La Révolution ne peut qu'être référée au peuple ou bien encore *comprise* par le biais du « moi ». La Préface de 1847 évoque ce mouvement d'intériorisation par lequel – faute d'autre moyen – il serait possible de retrouver l'événement :

Je rentre en moi. J'interroge sur mon enseignement, sur mon histoire, son tout-puissant interprète, l'esprit de la Révolution. [...] La Révolution est en nous, dans nos âmes ; au dehors, elle n'a point de monument. Vivant esprit de la France, où te saisirai-je, si ce n'est en moi ?...¹⁵

Le « moi » a toujours été l'instrument au moyen duquel Michelet a prétendu explorer le passé. Dans la Préface de *l'Histoire de France* de 1869, il parlera de « ce grand engin » capable de « percer les mystères » de l'histoire : « [la] personnalité moderne, si puissante et tant agrandie¹⁶ ». Il serait fort réducteur de comprendre ces formules comme l'expression d'un subjectivisme naïf, par lequel l'historien affirmerait sa confiance en son imagination pour inventer ce qu'il ne peut connaître par des procédures objectives. En lisant le début de la Préface de 1847, dont nous venons de citer des phrases clés, nous comprenons qu'à défaut de monuments de pierre, ou même d'une tradition, la Révolution a laissé un résultat, une création : justement cette « personnalité moderne » que nommera la préface ultérieure. « Si puissante » : parce qu'elle correspond au sujet

moderne, autonome. « Tant agrandie » : parce qu'elle accède à l'universel, est capable de dépasser le « moi » individuel dans un « je » qui représente à la fois la conscience morale et la capacité d'action et de création. Le subjectivisme historique de Michelet est du même ordre que le subjectivisme du lyrisme romantique : capacité de s'élargir au-delà du « je » personnel et de s'ouvrir aux voix anonymes et collectives.

Création de la Révolution, la « personnalité moderne » permet d'éclairer l'obscurité des époques passées, disons de les comprendre du point de vue du « sujet », de ce que chacune de ces époques a voulu, a rêvé. La personnalité moderne est ce qui met en lumière l'action créatrice de l'humanité et par là même sa capacité d'autoémancipation. Elle permet de reconstruire le procès créateur (sans doute différent de la chaîne de causalité objective). La Révolution française étant une période de création, la personnalité moderne est particulièrement apte à éclairer celle-ci. Dans un autre texte liminaire de *l'Histoire de la Révolution*, placé en tête du livre III et intitulé « De la méthode et de l'esprit de ce livre », la France s'adresse aux historiens et leur demande « de rétablir la chaîne des faits, des idées, d'où sortirent ces résultats ».

Le problème que je vous propose, énonce encore la France, c'est de me dire comment j'en vins à juger ainsi... J'ai agi et j'ai jugé ; tous les intermédiaires entre ces deux choses ont péri dans ma mémoire. À vous de deviner, mes Mages !¹⁷

Pour comprendre ces propos, il faut se référer aux rapports que Michelet établit

très tôt, dès son cours de 1828 aux élèves de l'École normale, entre psychologie et histoire. Le moi, explique-t-il dans ce cours, permet de compléter le travail critique de l'historien en passant au crible de la certitude intérieure les témoignages, les faits transmis par l'histoire.

Par ce biais, l'historien que reste Michelet parvient à réintégrer la reconstitution d'un enchaînement au travail de l'historien. Dans la citation qui précède, il s'agit bien en effet de rétablir un déroulement qui manque. Celui non de la causalité objective, mais d'une causalité subjective. À la différence de ce que propose Ranke (montrer ce *qui s'est réellement passé*), Michelet se fixe de montrer l'enchaînement intérieur qui a présidé à l'action révolutionnaire.

Ce déplacement de la méthode historique sur la scène intérieure, celle de la genèse de l'action, permet d'éclairer un paradoxe. Après avoir défini le peuple comme *tabula rasa* (ignorant de son histoire), dans un cours il dit au contraire que le peuple est plus historien que les autres classes :

Plus barbares, nous sommes plus *passé*, plus intelligents des âges passés, plus historiens (les âmes de nos pères vibrent en nous pour des douleurs oubliées). Nous sommes plus *avenir*, parce que moins arrangés dans le présent, moins arrêtés par la classification. Nous sommes plus *nature* (moins limités par l'artificiel), plus *logique* (moins entravés par le réel).¹⁸

Cette citation appelle plusieurs remarques.

Tout d'abord, le peuple y est désigné par un « nous » dans lequel s'inclut l'historien. Le « je » de l'historien est capable

de dire l'histoire pas seulement parce qu'il dispose de la personnalité moderne, mais aussi parce qu'il appartient lui-même au peuple. La Préface du *Peuple*, où Michelet évoque pour la première fois son histoire personnelle, fonde l'indissociabilité de l'approche subjective et de la « matière » peuple.

Par ailleurs, on voit apparaître dans cette citation un paradigme de l'intériorité. Il regroupe et régit l'équivalence entre plusieurs réalités qui communiquent et sont substituables : le peuple (« enterré » vivant par les puissants) ; le moi (l'intériorité psychique) ; le passé (les morts qui sont dans la terre). La pensée de Michelet fait jouer ces équivalences : c'est parce que les morts « vibrent en nous » que nous, les hommes du peuple, comprenons mieux l'histoire.

En outre, le point commun de tous les éléments du paradigme est le défaut de réalité ; aucun d'entre eux n'appartient à la catégorie des réalités « positives ». Le peuple souffre d'un manque d'être ; l'espace intérieur est immatériel et en partie opaque à lui-même ; le passé, les morts, n'ont plus qu'une existence spectrale. Or c'est ce défaut d'être qui les rattache à l'histoire en tant que processus, c'est-à-dire en tant que réalité toujours en devenir et par définition partielle. Une histoire ouverte, contrairement à l'histoire fermée comme si elle avait atteint sa fin qu'est devenue l'histoire libérale.

Enfin, pour être complet, le paradigme de l'intériorité demande qu'on lui ajoute encore une autre forme d'intériorité, à la fois physiologique et *génée* : le ventre¹⁹ (les entrailles, siège de la sensibilité) – et donc la femme.

L'Introduction de *l'Histoire de la Révolution* se termine par le récit des efforts

héroïques de M^{me} Legros pour déli-
vrer Latude de la Bastille. Relevons-le,
M^{me} Legros est « grosse », enceinte,
au moment même où elle s'active en
faveur de Latude²⁰ ; mais de quoi donc
accouchera-t-elle en même temps qu'elle
parvient à libérer Latude, si ce n'est...
de la Révolution ? Voilà la manière dont
Michelet sacrifie à la désignation de
causes à l'événement²¹.

Manière bien sûr peu orthodoxe,
puisqu'un détail de l'histoire prend
valeur d'élément essentiel et donne lieu à
des formulations qui reprennent la rhéto-
rique de ses prédécesseurs (la Révolution
était accomplie avant d'éclater).

Grâce à Dieu, la voilà [la Révolution]
partout, dans le peuple et dans les
femmes... En voici une qui par sa volonté
persévérante, indomptable, ouvre les
prisons d'État ; d'avance elle a pris la
Bastille... Le jour où la liberté, la raison,
sortent des raisonnements, et descendent
à la nature, au cœur (et le cœur du cœur,
c'est la femme), tout est fini.²²

Ultime provocation à l'approche expli-
cative de ses contemporains, l'élément
que retient Michelet est celui qui para-
chève le mode de lecture fondé sur l'in-
térriorité et la compréhension. On peut
désormais *entrer dans* la Révolution...

Notes

- 1 « Étudier l'histoire, mépriser l'histoire » est le titre de la 4^e leçon du premier semestre 1847, dans Jules MICHELET, *Cours au Collège de France*, publiés par Paul Viallaneix, avec la collaboration d'Oscar A. Haac et d'Irène Tieder, Gallimard (Bibliothèque des histoires), 1995, t. II [désormais cité CCF2], p. 205.
- 2 « C'est pourtant la Révolution qui, seule, a rendu l'histoire possible. » Cours du second semestre 1846, Première leçon, CCF2, p. 151.
- 3 Cours du premier semestre 1847, 4^e leçon, CCF2, p. 205.
- 4 *Ibid.*, p. 206.
- 5 *Ibid.*
- 6 Cours du second semestre 1846, CCF2, p. 175.
- 7 « L'héroïsme de l'esprit », *Histoire de France*, dans *Œuvres complètes*, Flammarion, 1974, t. IV, p. 31.
- 8 Cours du premier semestre 1845, 3^e leçon, CCF2, p. 22.
- 9 Cours du second semestre 1845, 4^e leçon, CCF2, p. 63.

- 10 « Préface de 1847 », *Histoire de la Révolution française*, édit. G. Walter, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1951, t. I, p. 1.
- 11 Cours du premier semestre 1845, 5^e leçon, CCF2, p. 45-46.
- 12 *Ibid.*, p. 41.
- 13 Cours du second semestre 1846 : « La nationalité est traitée par époques ».
- 14 Cours du second semestre 1846, 2^e leçon, CCF2, p. 156.
- 15 « Préface de 1847 », dans *Histoire de la Révolution française, op. cit.*, t. I, p. 1.
- 16 « Préface de 1869 », *Histoire de France, op. cit.*, p. 14.
- 17 *Histoire de la Révolution française, op. cit.*, t. I, p. 287.
- 18 Cours du premier semestre 1845, 4^e leçon, CCF2, p. 32.
- 19 Michelet songeait à consacrer un livre à ce sujet, « le ventre », justement dans les années où il écrit *l'Histoire de la Révolution française*

(voir son *Journal*, Gallimard, 1962, t. II, p. 28-29, à la date du 7 mars 1849).

20 « Elle part pour Versailles, à pied, en plein hiver ; elle était grosse de sept mois... », *Histoire de la Révolution*, *op. cit.*, t. I, p. 73.

21 Gustave Planche blâme cette singularité dans un article très hostile à Michelet (car il est très incommodé par le caractère ultradémocratique

que l'historien donne à l'action révolutionnaire) : « Les grandes figures de Montesquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Turgot, sont à peine esquissées ; on dirait que l'auteur craint de n'avoir pas assez d'espace pour Latude et pour M^{me} Legros. » (*Revue des deux mondes*, 1850, p. 350.)

22 *Histoire de la Révolution française*, *op. cit.*, t. I, p. 75.